

## Sangam House, résidence d'écrivains

Du collectif éphémère au commun nomade

Pascal Sieger

---



### Édition électronique

URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2003>  
ISSN : 1773-018X

### Éditeur

Publications de la Sorbonne

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016  
Pagination : 61-74  
ISBN : 978-2-85944-963-6  
ISSN : 1276-8707

### Référence électronique

Pascal Sieger, « Sangam House, résidence d'écrivains », *Socio-anthropologie* [En ligne], 33 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2016, consulté le 07 juin 2017. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/2003>

---

# Sangam House, résidence d'écrivains

## Du collectif éphémère au commun nomade

PASCAL SIEGER

---

### Résumé

Cet article reflète un travail ethnographique en cours effectué dans le cadre d'une recherche sur les espaces de production artistique contemporaine dans la région de Bangalore (Inde). Il se penche sur le cas de Sangam House, une résidence d'écrivains et s'articule autour de trois moments : l'accès à l'espace, l'exister ensemble des écrivains et la sortie de l'espace. Cette étude examine la manière dont une communauté éphémère se construit et peut perdurer ou laisser des traces chez les participants dans le contexte sociopolitique de l'Inde actuelle et de la globalisation. Elle accorde une place essentielle à la fabrication d'un commun dans l'espace et le temps de la résidence qui permettra d'organiser la résistance des artistes aux pressions et menaces qu'ils subissent dans un espace qui s'est déplié, l'espace du politique.

*Mots-clés : Inde, arts contemporains, résistance, commun, hétérotopies*

### Abstract

This paper leans on an ethnographic research in progress addressing contemporary art production spaces in the area of Bangalore (India). It considers Sangam House, a writers' residency and is centered around three points: the access to the space, the co-existence (or "exister ensemble") of the writers and the exit of the space. It studies the way an ephemeral community is created, develops and can perpetuate or leave marks on the participants in the current socio-political context of India and globalization. This article pays special attention to the building of 'commons' in the space and time of the residency, which is essential for the organization of artists' resistance against all the pressures and threats in a new unfolded space, the political space.

*Keywords: India, Contemporary Arts, Resistance, Commons, Heterotopia*

*Sorry, this is a private space!* Le groupe de touristes qui a pris place sur les bancs de la cour interrompt ses bavardages lorsque que retentit cette phrase de l'administrateur de la résidence<sup>1</sup> qui s'avance vers elles. À voix basse, elles commentent en *kannada* la rudesse de l'injonction et, rangeant leurs appareils photo et leurs téléphones portables, se dirigent à contrecœur vers l'entrée marquée par un panneau *Private, no entry*.

Sur la terrasse, dans l'ombre, trois personnes les regardent avec satisfaction s'éloigner. Ce sont des écrivains, ils passent ici entre quinze jours et dix semaines à écrire et semblent tous se ranger à l'avis de la plus jeune, qui avait proposé que l'administrateur intervienne pour protéger leur lieu d'écriture.

La résidence d'écrivains Sangam House a été créée en 2008 et elle s'est installée en 2010 à une cinquantaine de kilomètres de Bangalore, la Silicon Valley de l'Inde du Sud, où elle accueille d'octobre à janvier chaque année une vingtaine d'écrivains dont la moitié vient d'Inde et l'autre du monde entier. Pendant leur séjour dont la durée dépend de leur mode de financement<sup>2</sup>, ils partagent un espace : la *kula* (la maison en sanskrit). C'est ce même espace qu'ils défendent contre les intrusions de touristes : car Sangam House se situe dans un village de danse, Nrityagram, attraction touristique de la région.

L'espace, on le comprendra, est au centre de cette étude, car la résidence d'artiste, lieu de rencontres éphémères, est un projet construit autour d'un lieu de vie et de création dans lequel l'« exister ensemble » est au moins aussi important que la création littéraire. Pour les organisateurs<sup>3</sup>, des questions comme « Qui va y cohabiter ? Comment faire en sorte que les auteurs échangent ? » sont absolument essentielles. On découvre alors qu'il y a derrière le projet de Sangam House un désir de créer une véritable (?) communauté, temporaire ou permanente. Quel type de pari, social ou politique, se cache derrière la création de cet espace de vie et de travail éphémères ?

## Accéder à l'espace

Comment écrire sur un espace de vie et de création temporaire sans se référer aux hétérotopies foucaaldiennes ? Ces « espaces autres », « sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement

<sup>1</sup> Je suis depuis deux ans administrateur à temps partiel de Sangam House dans le cadre de ma recherche anthropologique sur les réseaux d'artistes en Inde.

<sup>2</sup> Les bourses qui permettent le séjour des écrivains proviennent de différentes sources : éditeurs, institutions culturelles publiques ou mécénat privé.

<sup>3</sup> Par « organisateurs », j'entends ici les administrateurs de la résidence : une fois la sélection des candidats effectuée par les différents comités de lecture, les séjours des écrivains sont organisés par quatre personnes, les deux fondateurs de la résidence et deux administrateurs saisonniers, qui planifient et gèrent les résidences.

réalisées<sup>4</sup> », ne définissent-ils pas le projet de la résidence d'écrivains tel qu'il est présenté sur le site web de Sangam House ?

*The word sangam in Sanskrit literally means "going together." In most Indian languages, sangam has come to mean such confluences as the "flowing together of rivers" and "coincidence." The intention of Sangam House is to bring together writers from around the world to live and work in a safe, peaceful setting, a space made necessary on many levels by the world we now live in.<sup>5</sup>*

L'objectif est de réunir des écrivains qui n'auraient pas l'occasion de se côtoyer en temps normal, de les faire coexister dans un espace, cohabiter, coïncider sereinement dans un monde dans lequel écrire peut être une activité dangereuse. Le projet de Sangam House est alors, pour reprendre les mots de Michel Foucault, la création d'un « autre espace, un autre espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon<sup>6</sup> ». Certes Foucault, lorsqu'il développe le concept d'hétérotopie en 1967, cite des lieux d'exclusion sociale : asiles, prisons ou cimetières garants de l'ordre social. Mais il cite également les « colonies merveilleuses, absolument réglées dans lesquelles la perfection humaine était effectivement accomplie » des jésuites, les jardins ou la « petite cabane » qui se rapprochent de l'idéal de résidence de Sangam House. Les opposants aux utopies comme « espaces irréels » les hétérotopies seraient : « Des sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors des lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables ».

On retrouverait, dans l'hétérotopie, des composantes de la société comme reflétées dans un miroir, inversées et ayant par là valeur de contestation, tel effectivement le cadre même de Sangam House, sûr et paisible à l'opposé de la menace de persécution sous laquelle vivent aujourd'hui bien des artistes contemporains en Inde et dans beaucoup d'endroits du monde. Autre inversion remarquable de la société indienne : le désir d'égalité est essentiel. Arshia Sattar, cofondatrice de la résidence, et elle-même écrivaine et traductrice, m'expliquait sa manière de voir la résidence :

4 Foucault M. (2001), « Des espaces autres », dans *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard (Quarto), p. 1574.

5 « The Idea », *Sangam House* : <http://www.sangamhouse.org/the-idea>, consulté le 15 octobre 2015.

6 Foucault M. (2001), *Dits et écrits II, 1976-1988, op. cit.*, p. 1580.

*You'll be in a very mixed group, demographically, professionally but in Sangam House, everybody is equal. No matter if you are 22 years old and you are writing your first book or like Perumal [Murugan], nearly 50 and writing your 22nd book. That is a crucial thing. And I think for Indian writers that is a huge difference; they are treated like a writer. That is who you are when you are at Sangam House.*

L'emphase mise sur l'égalité pour un événement prenant place dans la société indienne, inégalitaire par principe et où « exister ensemble » renvoie plus à tenir sa place dans une hiérarchie fondée sur la complémentarité qu'à une égalité entre les individus, fait figure d'exception. Vouloir un espace égalitaire, particulièrement en Inde, est un geste politique. Comment faire en sorte que ce principe d'égalité désiré par les créateurs de la résidence devienne une réalité au cours des semaines de coexistence des écrivains ? Paradoxalement, c'est en filtrant l'entrée à l'aide d'un processus focalisé sur une lecture attentive des écrits des candidats.

En cela, la résidence est un lieu de vie réel qui ne suit pas les règles du monde qui l'entoure. Il est normalement impossible en Inde d'envisager de côtoyer tous les membres de la société, et *a fortiori* des étrangers. En écartant les écrivains qui pourraient adhérer aux cadres socioculturels en vigueur, les créateurs de la résidence s'inscrivent dans le cosmopolitisme des « communautés affectives » (Gandhi, 2006) du début du XX<sup>e</sup> siècle qui unissaient des hommes de bonne volonté croyant à l'égalité. Pour que la « coïncidence » se fasse, pour qu'ils puissent faire communauté, aussi éphémère soit-elle, un des critères de sélection des candidats est leur « qualité humaine » et le partage de certaines valeurs humanistes<sup>7</sup> reflété par leur production littéraire.

La rupture avec l'espace qui l'entoure est aussi une caractéristique clé de l'hétérotopie et, en ceci, le choix de son emplacement détermine les rapports qu'elle entretiendra avec son environnement. Avant de trouver sa forme définitive, Sangam House a été abritée de 2008 à 2010 à Adishakti, laboratoire de théâtre de Pondichéry. Aujourd'hui c'est à Nrityagram, village qui héberge une école de danse Odissi<sup>8</sup> mais également lieu de vie et de travail des membres d'une compagnie de danse de renommée mondiale, qu'elle est installée. Le choix de l'endroit où organiser la résidence n'est pas simplement motivé par un besoin d'infrastructures existantes : pour Arshia Sattar, il est important pour les gens de littérature de voir d'autres

<sup>7</sup> Autrement dit, un attachement à l'« esprit des Lumières » qui reste très important pour les gens de gauche en Inde avec ses notions d'égalitarisme (contre le système des castes), de solidarité, de défense des droits de l'homme et de la femme, de liberté d'expression...

<sup>8</sup> L'une des huit formes de danse classique indienne.

artistes au travail. Elle dit qu'elle-même a appris la valeur de la discipline, d'une pratique artistique au quotidien, en côtoyant des danseurs et des musiciens. Nrityagram, outre les discussions autour d'un déjeuner quotidien pris en commun, offre également la possibilité aux écrivains d'assister aux répétitions.

Il y a donc deux temps dans la constitution du collectif des écrivains : d'abord la sélection d'un « profil idéal » de participants puis le choix du lieu le plus propice à la création littéraire. Ce faisant, les fondateurs de Sangam House ont tenté de créer les conditions idéales pour que la communauté éphémère fonctionne harmonieusement en remplissant sa fonction dédiée à la création.

### Exister ensemble, créer du commun

Les arrivées sont en général groupées. Les écrivains ont parfois l'occasion de faire connaissance dans un taxi partagé de l'aéroport à Sangam House, mais se rencontrent pour la plupart sur la terrasse, celle-là même qu'ils défendront contre les importuns quand cet espace sera devenu leur. L'administrateur leur explique le fonctionnement de la maison. La terrasse, espace couvert carré de dix mètres de côté, est au centre des deux ailes où se distribuent les chambres. Cette terrasse, meublée d'une grande table entourée de bancs et d'un mobilier en osier de type meubles de jardin, fait aussi office de cuisine. Elle est la pièce centrale, l'espace public sur lequel s'ouvrent tous les espaces privés.

Une seule obligation, les résidents doivent se montrer tous les soirs à huit heures, heure du repas ou de l'apéritif pour certains. Cette règle vise à éviter qu'un résident ne s'exclue du groupe, mais également à pouvoir faire le point sur l'état de santé de chacun. La résidence étant située en Inde, au beau milieu de la campagne, il est arrivé que certains écrivains paniquent pour avoir perdu tous leurs repères.

La plupart du temps, les repas, déjeuners et dîners, sont pris en commun et sont souvent suivis de longs moments d'échanges qui permettent à chacun de découvrir les autres. Le constat d'une jeune écrivaine du Kerala : « je n'aurais jamais parlé à de telles personnes en temps normal » résume bien que le temps, ici, n'est pas un temps ordinaire. C'est le temps d'une communauté fondée sur le fait que tout le monde écrit et sur le réseau de relations ainsi créé. Les hétérotopies Foucault sont « liées le plus souvent à des découpages du temps, c'est-à-dire qu'elles ouvrent sur ce qu'on pourrait appeler par pure symétrie des hétérochronies<sup>9</sup> ». Le processus de sélection ainsi que l'éloignement de la résidence des lieux de vie habituels des

9 Foucault M. (2001), *Dits et écrits II, 1976-1988, op. cit.*, p. 1578.

écrivains favorisent cette « rupture absolue avec leur temps traditionnel<sup>10</sup> » évoquée par Foucault.

De nouveaux repères spatio-temporels apparaissent très vite. Certains sont mis en place par l'administrateur, telles les séances de lecture qui permettent de faire connaissance avec le travail des autres résidents, de « parler boutique », éditeurs, distributeurs, promotion et d'étendre son réseau professionnel. D'autres, comme les repas cuisinés chaque lundi, jour de congé du personnel de Nrityagram, par un ou plusieurs résidents, les lectures spontanées, les promenades autour du village, ou même les séances de travail autour de la grande table, sont organisés par les écrivains. Ces moments cimentent le groupe et créent un collectif toujours unique, renouvelé chaque mois par l'arrivée des nouveaux et le départ des anciens. Comme il est très rare que le séjour dépasse un mois et que les arrivées et les départs se font au début du mois, chaque groupe se forme en début et se dissout à la fin du mois calendaire, à quelques jours près. Un départ prématuré est toujours vécu comme un arrachement, tel celui de cette jeune écrivaine qui n'a bénéficié que d'une bourse de deux semaines. Le sentiment d'injustice ressenti tend à montrer que la définition temporelle de la résidence est totalement intériorisée et que très vite, au bout de deux ou trois jours seulement, les écrivains ont « fixé » le groupe, comme une image sur une photographie. Ils posent ainsi régulièrement des questions à l'administrateur sur « les autres groupes », comme s'il s'agissait d'entités finies. « Sont-ils aussi proches les uns des autres que nous le sommes ? Lisent-ils autant ? »

Il existe aussi dans la manière de « faire groupe » des écrivains, quelque chose de l'ordre du *Stand*<sup>11</sup> weberien. Pour Max Weber, « le '*Stand*' est une qualité d'honneur ou de privation d'honneur social à la fois conditionné et exprimé par un certain type de conduite de vie<sup>12</sup> ». Les écrivains se distinguent par leur goût pour l'écriture bien sûr, mais aussi par leur manière de vivre (avec un besoin de s'isoler pour écrire), de travailler (le plaisir de travailler la nuit est souvent évoqué même si peu pratiqué à Sangam House) et le sentiment partagé que leur activité littéraire n'est pas reconnue ou respectée par leurs proches et leur entourage. Si d'habitude ces caractéristiques les séparent des autres, des « non-écrivains », ils ont ici l'impression de se (re)connaître et d'être reconnus. L'expression « nous, les écrivains » fait très vite son apparition, particulièrement au cours d'échanges pendant le déjeuner partagé avec les danseuses de Nrityagram, où la comparaison des pratiques artistiques est un sujet de discussion récurrent.

<sup>10</sup> Foucault M. (2001), *Dits et écrits II, 1976-1988, op. cit.*, p. 1578.

<sup>11</sup> Souvent traduit par « ordre » ou « groupe de statut ».

<sup>12</sup> Weber M. (2003), *Hindouisme et bouddhisme*, Paris, Flammarion (Champs), p. 123.

Ainsi voit-on s'esquisser une organisation en « cercles d'intérêt concentriques » telle que la décrit Georg Simmel<sup>13</sup> : les résidents appartiennent au grand cercle de la communauté mondiale des écrivains, qu'on peut qualifier de *Stand*, et c'est en tant que membres de ce grand groupe qu'ils font connaissance, puis à l'intérieur de ce cercle constituent une communauté plus petite, le groupe des co-résidents.

Au moment où les groupes se croisent, les partants donnent des conseils aux arrivants, expliquent la manière dont se déroule la vie quotidienne à Sangam House, mais disent aux nouveaux venus la chance qu'ils ont d'avoir ce temps, là devant eux. Que s'est-il passé au cours de cette période de temps partagé qui la rend si précieuse ?

Certes, tous sont reconnaissants à l'encadrement de la résidence de les avoir également considérés comme des écrivains, alors qu'ils ont souvent l'impression que leur activité littéraire n'est pas respectée dans leurs vies familiales et professionnelles (très peu d'entre eux vivent de leur plume). Mais, surtout, ces « rencontres joyeuses », pour reprendre une expression de Michael Hardt et Antonio Negri pour qualifier ces moments qui échappent à la pression politico-sociale dans un esprit de partage festif, sont traversées par une intense « production de commun ». Un commun qui « circule dans les langues, les images, les savoirs, les affects, les codes, les habitudes et les pratiques<sup>14</sup> ». Ce commun, pour Pierre Dardot et Christian Laval est « loin d'être une pure invention conceptuelle, il est la formule des mouvements et des courants de pensée qui entendent s'opposer à la tendance majeure de notre époque : l'extension de l'appropriation privée à toutes les sphères de la culture et du vivant<sup>15</sup> ». Lié à une certaine résistance, le concept de commun est un repoussoir au néolibéralisme ; mais, ici, la cible est moins le capitalisme que, plus spécifiquement, l'affirmation d'une ligne de fuite dans un contexte socioculturel extrêmement étouffant. Dans le commun créé à Sangam House, il faut surtout voir une alternative à la politique culturelle et à la pression morale en Inde mais aussi dans le reste du monde d'où viennent la moitié des résidents. Ce commun prend bien, alors, la forme de l'invention d'une *multitude* telle qu'elle est entendue par Hardt et Negri, une multitude qui s'auto-organise, collabore et crée ses propres connaissances afin de pouvoir résister aux pouvoirs qui séparent et où l'égalité et la solidarité sont essentielles et dont l'anglais, que chacun parle à sa manière, est la langue véhiculaire. « Promouvoir les rencontres entre singularités dans le commun est une stratégie fondamentale pour combattre l'amour corrompu

<sup>13</sup> Simmel G. (2010), *Sociologie. Étude sur les formes de socialisation*, Paris, PUF (Quadrige), p. 694.

<sup>14</sup> Hardt M. et Negri A. (2012), *Commonwealth*, Paris, Stock, p. 330.

<sup>15</sup> Dardot P. et Laval C. (2014), *Le commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, p. 19.



par l'identité et l'unification qui bloque la subjectivité pour abolir le commun<sup>16</sup>. » Peut-on imaginer meilleure définition du nationalisme que par cet amour corrompu par l'identité et l'unification ? Autour de la table de la *kula*, de nombreuses discussions abordent la question des nationalismes, comme celui prôné par le gouvernement actuel en Inde ou centré sur une autre identité. L'atmosphère d'intolérance en Inde fait peur et renvoie chacun aux risques de dérives nationalistes de son pays d'origine. Au cours de ces échanges, les écrivains découvrent la réalité des autres et comparent leurs luttes contre la censure ou les menaces qu'ils sentent peser sur eux.

Il est impressionnant de constater que ce commun se crée d'une manière tout à fait spontanée, au cours des moments ensemble.

« Ce que je regretterai le plus, quand j'aurai retrouvé mon quotidien et ma vie de famille, ce sont les moments sur la terrasse, après le dîner, quand nous discutons tous ensemble » me dit A., auteure de plusieurs romans et recueils de nouvelles en hindi. Qu'y a-t-il de si particulier à ces soirées ? Ce qui frappe avant tout c'est l'absence de hiérarchie, habituellement omniprésente en Inde. Ici, on n'est un écrivain parmi les autres, les femmes ont la parole autant que les hommes et tout le monde essaie d'être le plus bienveillant possible, par souci de l'altérité et avec souvent une grande curiosité pour d'autres points de vue. Il est fréquent qu'un écrivain à la personnalité plus forte se tourne vers un résident plus timide ou dont les compétences en anglais sont limitées en lui demandant son avis, pour éviter de l'exclure de la conversation.

Pour Arshia Sattar, *That's the best of Sangam, getting this time to be a writer, really knowing that you are a writer...* Le rôle de l'administrateur est primordial dans la réussite de cette entreprise. Il n'est pas que « facilitateur », celui qui connaît l'endroit, les us et coutumes et fait en sorte que le séjour des écrivains soit le plus simple possible, il est également un « régulateur », maintenant l'harmonie. Sa présence permanente lui permet de remplir les fonctions de « faiseur de paix », pour reprendre une expression de R. Lowie<sup>17</sup>. Il est, tel un chef Guayaki sans pouvoir, le modérateur du groupe et le garant du respect des principes égalitaires.

La *kula* offre pendant le temps de leur résidence une reconnaissance non hiérarchisée à tous et leur donne l'opportunité de créer un commun qui peut servir de socle à une résistance aux pressions politico-culturelles locales ou globales. Mais la résidence n'a qu'un temps et la communauté éphémère doit se séparer. Que reste-t-il de cette expérience après quelques saisons ? Que devient ce commun, si important durant l'exister ensemble ?

<sup>16</sup> Hardt M. et Negri A. (2012), *Commonwealth*, op. cit., p. 247.

<sup>17</sup> Cité par Clastres P. (2011), *La société contre l'État*, Paris, Minuit, p. 27.

## Sortir de l'espace

Il est souvent question, au cours des soirées de Sangam House, du devenir de ce commun. On pressent le départ inévitable et le manque du groupe qui se fera sentir ; on prévoit les traces que laisseront ces moments de vie ensemble. Certains utilisent les réseaux sociaux pour anticiper leurs souvenirs en constituant au présent la bibliothèque d'images qui leur servira à se remémorer. Avec Facebook, cette nouvelle façon de vivre et partager un présent en le mettant en scène pour l'autre, les écrivains travaillent à l'image de leur résidence. Ils peuvent passer un temps considérable (qui, pour certains, excède leur temps d'écriture – mais peut-être les deux sont-ils liés ?) à échanger leurs photos sur les réseaux sociaux de manière à constituer, sur la toile, un commun qui deviendra la représentation officielle de « leur » résidence et discutent pour savoir quelle photo conserver ou éliminer.

Il y a donc une manière de vivre le présent à la fois dans et hors de l'espace, virtuellement sur les réseaux sociaux. Cette approche peut, dans certains cas, promouvoir un spectacle du quotidien où, pour reprendre les mots de Guy Debord, « la réalité considérée partiellement se déploie dans sa propre unité générale en tant que pseudo-monde à part, objet de la seule contemplation<sup>18</sup> ». Ainsi l'hétérotopie de Sangam House devient-elle pour certains, « dès » leur résidence, un objet de contemplation mis en scène aux normes du célèbre réseau social. Les plus attachés à cette forme de communication peuvent, dès les premiers jours, poster des commentaires sur la résidence comme si elle était déjà finie : « j'ai appris tant de choses au cours de cette résidence... ». En commentant leur présent sur Facebook comme si c'était déjà du passé, ils court-circuitent le moment du bilan que tout un chacun effectue après une expérience de ce type et pétrifient leurs impressions dans un spectacle codifié.

Cependant, cette approche reste minoritaire, la plupart ne font le bilan qu'une fois la résidence passée. Mais tous, ou presque, ont une page Facebook et le petit groupe de résidents, jamais plus de huit personnes à la fois, ira, dès sa sortie de la *kula*, rejoindre la communauté « virtuelle » comptant plus d'une centaine de membres formée par tous les écrivains passés à Sangam House. L'expérience vécue devient alors une expérience comparée. Certains groupes deviennent mythiques, tels celui où, photos à l'appui, tous les écrivains passaient toutes leurs journées autour de la table de la terrasse, au coude à coude, chacun sur son portable.

La vie au présent est également influencée par le fait de savoir que le temps à Sangam House est compté. Certains refusent ainsi toute « distraction », notamment toute excursion, par souci de

18 Debord G. (1992), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard (Folio), p. 15.

« rentabiliser » leur séjour. On raconte les histoires de ces écrivains qui ont réussi à écrire un livre entier à Sangam House. Tous prennent des photos de groupe, comme on le fait pendant des vacances, pour fixer cette communauté que l'on sait éphémère.

Il arrive que le groupe perdure au-delà de la résidence comme celui de ces six écrivains réunis pendant un mois au cours de la saison 2013. Ce qui les lie ? Trois d'entre eux, une Japonaise, un Danois et un Indien, écrivaient sur des sujets ayant trait à la guerre. Mais un événement dramatique a surtout cimenté le groupe. Peu après son arrivée, une écrivaine indienne a eu une attaque, qui aurait pu lui être fatale, d'une maladie grave dont elle souffre depuis son enfance. Cette situation de crise, aux dires d'un des écrivains, les a solidarisés autour de la survie de l'un des membres. Plusieurs d'entre eux qualifient depuis leur connexion de « magique » ou relevant de « l'alchimie ». Cependant, tous s'accordent à accorder le crédit du maintien du groupe aux efforts de celle qui en fut le catalyseur par sa maladie. Elle a maintenu le contact entre tous en envoyant systématiquement des e-mails, en les relançant, les faisant entrer ainsi dans une boucle interactionnelle. Aujourd'hui, elle dit : *We are very involved in each other's life. We speak a lot about work. Between us, there is no competition. Usually writers are isolated but there...* Le groupe a le projet de revenir en 2017, quand les cinq années réglementaires séparant deux résidences seront écoulées.

La sortie de l'espace de la résidence est aussi fréquemment marquée par le désir de présenter au public le travail effectué. Pour Perumal Murugan, résident à Sangam House en novembre 2014, le passage de l'espace protégé de la *kula* à l'espace public/politique a été pour le moins mouvementé. Ce professeur de littérature tamoule avait achevé, durant son mois de résidence, la suite de son roman *Madhorubhagan* écrit cinq ans auparavant lors d'un premier séjour à Sangam House et dont la traduction anglaise sous le titre de *One Part Woman* (Perumal Murugan, 2013) venait juste d'être publiée. Dès son retour chez lui, à Namakkal, Perumal Murugan fut victime d'un harcèlement par le Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS), groupe paramilitaire de la droite nationaliste hindoue très proche du pouvoir en place et par une association de défense de la caste des *gounders*<sup>19</sup> dont il fait lui-même partie. Les persécuteurs s'estimaient offensés par ses propos. La cabale contre l'écrivain tamoul fut si bien orchestrée et les menaces si effrayantes que ce dernier préféra quitter sa ville et son travail et mettre un terme à sa carrière d'écrivain après avoir posté sur sa page Facebook : *Author Perumal Murugan has died*<sup>20</sup>. Dans ce

<sup>19</sup> À l'origine une des castes supérieures du Tamil Nadu rural, devenue cependant par décret une *backward cast* (caste rétrogradée) en 1975.

<sup>20</sup> Pour plus de détails, voir Sieger P. (2015), « Qui a tué Perumal Murugan ? », en ligne : [https://www.academia.edu/10700915/Qui\\_a\\_tu%C3%A9\\_Perumal\\_Murugan](https://www.academia.edu/10700915/Qui_a_tu%C3%A9_Perumal_Murugan),

cas, l'espace de Sangam House s'est déplié et s'est ouvert sur un nouvel espace, public, politique et conflictuel : l'espace de l'autodafé (le livre de Murugan a été brûlé en place publique). Ce qui a entraîné une fuite de l'auteur vers d'autres espaces plus paisibles, loin de chez lui. Sangam House serait alors l'événement au départ d'un pli deleuzien, par lequel les individus deviennent autres, un pli qui les mène d'un espace à l'autre, à l'infini (Deleuze, 1988).

Cet événement a eu un impact aussi sur les écrivains qui ont partagé sa résidence et sur les organisateurs de Sangam House. D'abord par un mouvement de solidarité spontané, puis au cours du festival littéraire Lekhana, que Arshia Sattar organise à Bangalore en janvier chaque année et dont le thème était en 2015 *Narratives of Violence*. Chaque jour, un groupe de gens de lettres et de théâtre s'est relayé pour lire en tamoul et en anglais *Madhorubhagan*. Quelques mois plus tard, une jeune écrivaine, devenue proche de Perumal Murugan à Sangam House, fit jouer son propre texte sur l'histoire de l'écrivain dans un théâtre de Bombay, ce qui a permis de diffuser les traces du collectif éphémère sur la communauté des résidents. Les empreintes du commun se propagent en rhizome, sous forme d'actions conjointes ou disjointes mais témoignant de la construction commune d'une forme de résistance. « Le rhizome est alliance, uniquement alliance [...], le rhizome a pour tissu la conjonction "et... et... et..." [...] »<sup>21</sup> écrivait Gilles Deleuze.

Il existe aussi une autre manière de « raviver la flamme » du commun, qui est unique à la résidence : certains anciens résidents décident d'offrir une ou plusieurs bourses pour faire profiter d'autres artistes de leur chance, tel ce jeune écrivain devenu mécène après avoir reçu une avance considérable de son éditeur pour un livre commencé à Sangam House. Il s'explique : *Someone paid for me in Sangam House. With this book, I made a lot of money, I need to pay back. I need to repay my debts*. À ce jour, quatre écrivains indiens sont financés chaque année par des pairs, sans qu'aucun de ces « mécènes » n'exige un quelconque droit de regard sur la sélection des auteurs qu'il sponsorise. Ce retour, ce *payback* est une forme d'« ex-voto » en remerciement d'une réussite, mais témoigne également d'une volonté de participer à la construction d'une communauté, comme l'exprime cette écrivaine à succès qui subventionne deux résidents chaque année :

*When I was writing my book, I had no help. There was no community, there was no place to get away from my house and my child and go and sit and write. So, I was doing it in absolute isolation here. It was a complete different state. And what I feel more about my writing*

consulté le 25 octobre 2015.

<sup>21</sup> Deleuze G. et Guattari F. (1980), *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit, p. 36.

*journey was the immense loneliness of it. So when she [Arshia Sattar] said it was time to create that kind of community, I said: "Yes, I'm going to do what I can to support you".*

Comment ne pas penser à l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss<sup>22</sup> et à ses trois catégories de dons : celui qui crée du lien social, celui qui montre le pouvoir du donateur et celui qui ritualise la dépense ? Pour les cas des mécènes écrivains de Sangham House, la reprise de Marc Abélès de la théorie de Mauss<sup>23</sup> appliquée à des philanthropes californiens d'aujourd'hui offre une perspective intéressante : « Donner, être un mécène, cela participe en quelque sorte d'une stratégie de la distinction. La philanthropie est un moyen de s'affirmer comme membre de la classe supérieure<sup>24</sup> ». En l'occurrence, la classe supérieure à laquelle appartiennent ces écrivains, outre le fait qu'ils ont un capital économique non négligeable, est aussi l'élite des écrivains qui ont du succès, ceux qui « vendent ». En faisant des dons, ils montrent, certes, qu'ils ne sont plus au même niveau que les autres tout en mettant en avant leur désir de contribuer à la fabrique de ce commun égalitaire dont ils ont émergé. S'ils font partie de l'élite économique, de l'élite littéraire et de l'élite des écrivains de Sangam House, dans quelle élite se situent-ils lorsqu'ils financent le séjour d'autres écrivains ? Ce don synonyme de supériorité ne brise-t-il pas l'idéal égalitaire de la résidence ? Mais peut-être leur donne-t-il aussi le sentiment de continuer à être un membre de la communauté d'écrivains de Sangam House ?

Bien entendu, certaines tensions ou débats de fond agitent les eaux calmes de Sangam House qui pourraient ternir son image idyllique. En 2015, la participation au *Bangalore Literary Festival*, auquel les écrivains en résidence sont conviés chaque année, a été âprement discutée. En effet, certains organisateurs de ce festival ont ouvertement affirmé leur soutien au gouvernement en place alors que de nombreux écrivains indiens (non-résidents à Sangam House) manifestaient leur désaccord avec une politique de plus en plus intolérante. La question pour les résidents étrangers de Sangam House (les seuls invités à cet événement) de savoir s'ils devaient ou non s'associer à un tel festival a fait débat. Chacun a dû expliquer son point de vue et justifier son choix. Que dire également du rapport aux gens employés par la résidence ? On ne peut pas ignorer le rapport de classe qui existe entre les résidents à travers notamment Mangala, une femme du village le plus proche. Chargée de l'entretien de la *kula*, elle est la seule permanente

<sup>22</sup> Mauss M. (2012), *Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF (Quadrige).

<sup>23</sup> Abélès M. (2002), *Les nouveaux riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley*, Paris, Odile Jacob, p. 233-249.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 249-250.

dans cet espace où elle travaille quatre mois par an. Le reste du temps, elle est employée à Nrityagram. Depuis six ans, Mangala a développé ses capacités linguistiques et parle un anglais tout à fait compréhensible et un hindi rudimentaire qui lui permettent d'entretenir des relations personnelles avec les résidents. Contrairement aux usages en cours en Inde, elle partage, le lundi, jour de cuisine des écrivains, les déjeuners pris en commun et tout le monde, Indiens compris, semble trouver cela tout à fait normal. Est-elle l'égale des écrivains ? Certainement pas, mais la considération dont ils font preuve à son égard laisse à penser que c'est probablement au cours de son activité professionnelle à Sangam House qu'elle a le plus de chance d'expérimenter certaines notions d'égalité. C'est d'ailleurs également le cas pour les résidents indiens issus des classes sociales supérieures qui entretiennent avec elle des rapports probablement bien différents de ceux qu'ils ont avec leurs propres employés de maison. Peut-on voir dans cette évolution de la relation avec une « subalterne » l'espoir d'une diffusion des principes de Sangam House vers le monde extérieur ?

L'aspect éphémère de la résidence fait de la *kula* un espace privilégié de confidences, de parole libérée mais aussi d'expériences et de relations intersubjectives qui, paradoxalement, peuvent s'épanouir parce qu'il existe une structure durable qui accueille, saison après saison, des gens de lettres sélectionnés. Tant au niveau du projet qu'au niveau de sa réalisation, l'agencéité, la capacité d'action intentionnelle, paraît essentielle, à la fois pour les organisateurs et pour les écrivains. Sangam House est aussi – et peut-être avant tout – un lieu du politique, un espace éphémère où se construit une communauté qui génère son savoir nomade : un commun de résistance dans un environnement moral et sociopolitique de plus en plus oppressant.

Ce commun circule en boucle, de l'accès à la sortie de la *kula*, il se connecte sur de nouveaux espaces et devient un principe de résistance nomade en restant lié à cette expérience de collectif éphémère dont l'un des points essentiels, selon Sattar, est que ces écrivains *go back feeling more secure as writers. Which is the point, I think.*

Tous les jours ouvrables, des touristes continuent à affluer vers la *kula*, le bâtiment principal de Sangam House. Ils peuvent y entrapercevoir des écrivains, au travail ou en train de boire un thé, venant de tous les horizons, jamais les mêmes. Seul l'espace, cet espace privé qu'ils défendent, cette maison en U avec sa terrasse centrale semble immuable. Elle est l'espace du commun, du nomadisme, de l'amitié et de la résistance... dont les images sont difficiles à fixer sur la pellicule.

## Bibliographie

- Abélès M. (2002), *Les nouveaux riches. Un ethnologue dans la Silicon Valley*, Paris, Odile Jacob.
- Clastres P. (2011), *La société contre l'État*, Paris, Minuit.
- Dardot P. et Laval C. (2014), *Le commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte
- Debord G. (1992), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard (Folio).
- Deleuze G. (1988), *Le pli, Leibniz et le baroque*, Paris, Minuit.
- Deleuze G. et Guattari F. (1980), *Mille Plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- Foucault M. (2001), « Des espaces autres », dans *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard (Quarto).
- Gandhi L. (2006), *Affective communities: Anticolonial Thought, Fin-de-Siècle Radicalism, and the Politics of Friendship*, Durham/Londres, Duke University Press.
- Hardt M. et Negri A. (2012), *Commonwealth*, Paris, Stock.
- Mauss M. (2012), *Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF (Quadrige).
- Perumal Murugan (2013), *One Part Woman*, New Delhi, Penguin.
- Simmel G. (2010), *Sociologie. Étude sur les formes de socialisation*, Paris, PUF (Quadrige).
- Weber M. (2003), *Hindouisme et bouddhisme*, Paris, Flammarion (Champs).